

Que l'on regarde une face ou l'autre d'une sculpture de Kim Farkas, notre oeil se confrontera à l'incapacité de saisir l'ensemble de la pièce. Ainsi en est il de toute son oeuvre. Quiconque cherchera à comprendre son travail devra s'accorder un temps de contemplation ainsi qu'un temps de réflexion. Impossible de regarder ses sculptures sans en faire le tour puis revenir sur ses pas pour vérifier si certains détails ne nous auraient pas échappés. Impossible aussi de lire son oeuvre par une seule entrée. Il faut accepter de pénétrer dans un monde multiforme où chaque sculpture forme un réseau de connexions entre différentes idées, personnes et oeuvres.

Nait d'abord la balise. Objet, sculpture ou simple connexion entre l'artiste et celui qui la reçoit. La balise est abstraite et sculpturale. Il est presque impossible de la tenir droite, elle se porte au creux des mains, vivante et fragile. Posée sur un socle, elle semble plus solide, elle est moins vecteur qu'oeuvre. La balise est le premier geste de l'artiste. À voir Kim Farkas dévoiler ses formes, la faire éclore du moule dans lequel elle prend consistance, il semblerait qu'il donne naissance à un être vivant. Pourtant son existence se concrétise seulement à l'instant où il décide de s'en séparer. Il l'offre ainsi aux personnes qui l'entourent, amis et artistes. En donnant sa pièce, il ouvre un champ de possibles.

La balise arrivée chez l'autre devient sienne. Cependant il faut restituer sous une nouvelle forme ce qui a été offert. À l'inverse d'un marché économique fondé sur l'échange monétaire, il réinvente le partage. Chacun donne parce qu'il est heureux de recevoir. Loin d'une utopie communautariste, il cherche à démanteler un système de l'intérieur. Les hackers et les films de science-fiction hantent sans doute les nuits d'un artiste comme Kim Farkas. Obsédé par l'idée de disperser ses oeuvres, ses mots font écho à ceux de Seth Price qui s'interroge<sup>1</sup> aussi sur le marché de l'image. Kim Farkas met en place un système de dissémination. La pièce débute sa mutation lorsqu'elle arrive chez son nouvel hôte. Sa valeur changera par cette expérience. Les balises progressent et prolifèrent au contact des autres. Si certains pourraient y voir une évolution virale et agressive, il me semble plutôt que les balises modifient le milieu dans lequel elles se trouvent.

La balise ne laisse ainsi que des traces et des bribes de son existence dans l'espace de monstration. L'espace d'exposition n'est pas primordial, ce qui importe c'est l'objet et l'échange avec l'autre. La pièce, emballée dans un colis, est protégée. Elle arrive encore cocon dans les bras du destinataire. Puis vient l'attente pour Kim Farkas de réceptionner à son tour les souvenirs que le nouvel hôte a construit avec sa balise. Chacun répond comme il l'entend, il n'est pas nécessaire de faire oeuvre mais il faut restituer un temps, un sentiment, un rapport créé avec l'objet. Ainsi l'exposition permet d'appréhender et de révéler ce moment d'échange. Incrustées ou enchâssées dans des dispositifs de monstration, les différentes restitutions des balises sont exposées aux yeux du spectateur. Reste quelques photographies de l'objet, des textes, des dessins qui nous rappellent à elles sans jamais tout à fait les voir. Comme si, Kim Farkas cherchait au fond à nous parler de l'absence. À moins qu'au détour de la salle, on découvre posé et impassible : la balise, objet sculptural laissé aux plaisirs de nos yeux. Pendant quelques instants seulement, le spectateur croit bien la posséder.

<sup>1</sup> Seth Price, *Dispersion*, Auto-édité, 2002, 21p.